

et des tonnerres, qui devaient imprimer le respect de la loi et épouvanter d'avance ses violateurs. Ils ne s'en montrèrent pas moins à travers les siècles. La loi bien souvent fut outragée chez ce peuple privilégié. Elle subit de bien plus grands outrages chez les autres nations, qui n'avaient pas reçu, comme lui, le bienfait d'une intervention directe du ciel, et qui n'avaient, pour se conduire, que le sentiment intérieur qui était oblitéré, et l'enseignement de la famille qui l'était également.

Aussi la loi morale ne conservait plus dans le monde que des débris d'elle-même. Les plus simples et les plus impérieuses prescriptions de justice et de charité étaient méconnues. On ne soupçonnait ni la liberté de l'individu ne relevant que de ses actes, ni l'égalité fondée sur la communauté d'origine et de destinée, ni la

fraternité avec l'assistance mutuelle. La force, l'égoïsme, la sensualité avaient prévalu. S. Paul accuse les Romains, ces fiers Romains, d'avoir perdu le sens moral et de s'être livrés aux plus basses passions d'ignominie. La civilisation matérielle était brillante, mais elle s'abîmait dans la corruption, comme un magnifique navire chargé de richesses qui s'engloutirait dans les flots.

C'est alors que le Fils de Dieu s'est montré comme une grande lumière au sein d'une nuit ténébreuse. Il répare les tables brisées du Décalogue, les purifie de tous les abus qui s'y sont introduits; il les proclame pour tout l'univers, et non plus seulement pour le peuple juif; il leur donne, en les observant lui-même, une autorité supérieure, une majestueuse consécration, et il commu-

nique à ses disciples, pour qu'ils y soient fidèles, une vertu puissante.

Elle est manifeste maintenant la volonté de Dieu que nous devons faire : c'est l'Évangile, c'est sa morale, ce sont ses commandements qui embrassent tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions. Ce n'est pas une loi nouvelle ; comme la vérité qui ne change pas, elle est la pensée de Dieu, elle date de l'éternité. Elle fut incrustée d'abord dans le cœur de l'homme, mise plus tard sous ses yeux, ensuite et enfin restaurée, purifiée de toutes les scories que les passions y avaient mêlées, et élevée à plus de beauté et plus de perfection. Faire la volonté de Dieu, c'est donc se conformer en tout point à ce que l'Évangile prescrit à tous et à chacun.

L'apôtre S. Jacques dit que la loi est un miroir auquel il faut demander la valeur de nos actions. Certes, nous nous servons

assez de cet instrument pour que nous sachions quel en est l'usage. Bien souvent, trop souvent peut-être, nous l'interrogeons sur l'arrangement de notre tête, sur la pureté de notre visage, sur la disposition de nos vêtements, sur l'ordonnance de toute notre personne ; nous lui demandons ce que nous devons penser de nous sous ces divers rapports ; et il nous le dit. Eh bien ! plaçons-nous avec le même intérêt, le même soin, devant le miroir moral ; demandons-lui ce qu'il pense de notre conduite, de nos relations, de nos entretiens, de nos parures, de nos liaisons, de nos plaisirs, de nos fêtes. Sa réponse, en tout et pour tout, est-elle une approbation ? Nous dit-il que dans notre conduite, nous portons les belles étoffes des vertus chrétiennes ? que nos diverses actions sont autant de pierres précieuses qui nous couvrent ? et que tout ce qui est vrai, comme

parle l'apôtre S. Paul, tout ce qui est sincère, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bonne renommée, tout ce qui est louable dans le régime des mœurs, couronne notre vie d'un riche diadème? En un mot, comme dit le même Apôtre, sommes-nous revêtus de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Qu'avons-nous fait de ce vêtement? que nous en reste-t-il? l'avons-nous conservé sans déchirure et sans souillure?

Pour connaître à ce sujet le jugement du divin miroir de la loi, de la volonté de Dieu, donnons un coup d'œil rapide à quelques-unes de ses principales obligations.

TROISIÈME POINT.

C'est à l'homme comme individu, comme famille, comme société, que la

volonté de Dieu signifie dans l'Évangile ses commandements. Analysons-les successivement.

La volonté de Dieu commande à tout homme l'estime et l'amour du devoir par-dessus toutes choses, la dignité de la vie, la culture de l'esprit, la domination des appétits sensuels, la modération dans les plaisirs toujours légitimes d'ailleurs, l'empire sur lui-même, le triomphe des nobles sentiments, le détachement raisonnable des biens de l'existence présente et l'aspiration vers ceux de l'existence future; enfin, une occupation honnête qui applique et utilise les diverses forces de sa nature.

L'apôtre S. Paul condamnait, on peut dire à la mort, ceux qui de son temps vivaient sans occupation sérieuse et profitable. Si quelqu'un ne veut pas travailler, disait-il, qu'il soit privé de nourriture! Il serait grand le nombre des désœuvrés qui

auraient à subir ce supplice, si la grave parole du Docteur des nations était prise à la lettre. Qu'ils vivent ces êtres étranges, mais qu'ils soient flétris par l'opinion. Ne viendra-t-elle donc jamais l'époque où les mœurs publiques feront justice du désœuvrement, qui ne sera plus envié comme aujourd'hui, mais chargé de honte, honni et obligé de se cacher au mépris général?

Ces superbes oisifs, semblables aux idoles du paganisme auxquelles il fallait livrer des victimes humaines, et qui en consomment tant, oui tant; qui font par leur paresse plus de mal, que par leurs écrits, les propagateurs de doctrines malsaines; qui poussent à déserrer les honorables produits du travail pour les honteux bénéfices du désordre, et qui frappent la société d'une plaie morale dont on ne peut pas dire, comme de celle de l'argent, qu'elle n'est pas mortelle. Quelques-uns

de ces oisifs n'ont pas cru se dégrader en se donnant des noms d'une signification hideuse.

Ce n'est pas le respect, mais la vénération, que Dieu impose à l'homme pour la famille. Elle doit être formée essentiellement par l'estime et par l'affection, bien plus que par les calculs matériels. Ces deux sentiments, après l'avoir formée, doivent la conserver en se maintenant dans toute leur intégrité. Le principe de la famille, c'est l'unité; aussi bien vous voyez au commencement des choses un seul homme et une seule femme. Dieu n'en crée pas plusieurs, afin que l'unité dans les éléments de la famille soit reconnue et fortement établie. C'est sous l'empire de cette belle unité, que dans la famille le père est le roi, la femme l'ange, le fils le rayon, la jeune fille le parfum, le serviteur un autre enfant. Alors pour tous et

entre tous, il y a comme un flux et un reflux d'affection vive et continue qui se donne et se rend. Malheur à la séduction et à la faiblesse qui oseraient troubler cet ordre et briser cette magnifique harmonie ! La famille est la source de tout bien pour l'individu et pour la société. La beauté et le bonheur de la famille font le bonheur et la beauté de la société, qui n'est que l'agrégation d'un certain nombre de familles, comme la famille est l'agrégation d'un certain nombre d'individus.

Mais qu'est-ce que la volonté de Dieu ordonne pour la société ? Une soumission de respect et d'amour au pouvoir qui est son premier besoin, qui maintient en elle l'équilibre entre les intérêts divers et trop souvent opposés, qui s'immole sans relâche au bien général, qui défend le droit, qui protège le labeur, qui soulage l'infortune, qui distingue l'honnêteté et qui ho-

nore la probité, qui s'entoure de la considération de l'une et de l'autre, qui les glorifie par la confiance qu'il leur témoigne, qui tient éloignées de sa personne les malversations de tous genres, et qui se fait bénir par acclamations en montrant son amour de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bien.

Quant à l'union qui doit exister entre tous les hommes, entre toutes les familles, entre toutes les nations, la volonté de Dieu la commande. Elle doit se faire et s'entretenir par la circulation de la charité dans le corps social dont elle assure le bien-être, de même que c'est par le sang que la vie circule dans le corps humain et y entretient la vigueur et la santé. Nul devoir n'est autant prescrit par l'Évangile que cette charité. Dans ma société, déclare Notre-Seigneur, dans le monde que je suis venu régénérer, ce n'est ni la for-

tune, ni l'autorité, ni la science qui aura la première place, mais la charité. Ce qui a fait établir par S. Augustin cette hiérarchie des grandeurs respectives de la matière, de l'esprit et du cœur. « Il y a, dit-il, le monde qu'on peut appeler inférieur, c'est le monde de la fortune ; au-dessus de lui se trouve le monde de la science ; et il y a dominant ces deux mondes, et de bien haut, celui du dévouement. » Entendez le Sauveur près d'aller à la mort : O mon Père ! c'est pour les hommes que je me dévoue, qu'ils soient dévoués les uns aux autres, qu'ils soient un les uns avec les autres, comme je suis un avec vous ; qu'ils soient consommés en l'unité !

L'unité en tout et partout. Dans l'individu, par le règne de l'esprit sur la matière ; dans la famille, par l'union de tous les membres qui la composent ; dans chaque pays, par l'holocauste personnel

et libre du pouvoir, et par l'affectueuse reconnaissance des sujets ; dans le monde entier, par les actes de cette même charité entre tous les peuples. Elle assure le règne de la justice, elle est plus grande qu'elle ; aussi bien, le but de la justice c'est souvent elle-même : le but de la charité, c'est toujours le prochain ; la première respecte le droit du semblable : la seconde lui prodigue du sien.

Ah ! si l'obéissance que la charité réclame lui était accordée, la plupart des maux qui désolent l'humanité disparaîtraient. D'où viennent-ils ? De la jalousie, de la cupidité, de l'orgueil, de la haine, de l'envie. Or, toutes ces basses passions, la charité les proscriit. Oui, si les individus, si les familles, si les nations s'aimaient réciproquement, la terre ne serait plus, ou presque plus, une terre de douleurs ; il n'en resterait que ce qui vient di-

rectement de Dieu pour la punition de la faute originelle ; mais cette mesure de souffrance, qu'est-elle en comparaison de celle que les hommes se versent à l'envi dans le sein les uns des autres ?

Cependant nous devons être grands dans la souffrance, la supporter courageusement ; qu'elle nous soit envoyée de Dieu ou qu'il la permette, il faut l'accepter ; la subir ne serait pas assez ; l'aimer c'est de l'héroïsme : il ne nous est pas ordonné. Mais se soumettre à la souffrance, ne pas défaillir sous son poids, le porter avec l'énergie de l'homme que l'univers, tombant en ruine, ne saurait abattre : voilà le devoir, voilà la volonté de Dieu, voilà l'exemple de notre divin Sauveur. Mon Père, que le calice d'amertume passe loin de moi ; cependant, que votre volonté soit faite et non la mienne.

A l'exemple de Notre-Seigneur, une

mère affligée disait à sa fille, affligée comme elle : « Ce que Dieu fait est bien fait. » Elles vivaient dans un humble réduit, une lampe les éclairait à peine, les images du Christ et de la Vierge étaient attachées au mur. Un soir, la jeune fille dit à la vieille femme : « Ma mère, vous n'avez pas toujours été dans ce dénûment ? » La mère répondit : « Ce que Dieu fait est bien fait. Quand je perdis votre père, l'avenir me parut bien sombre. Où trouver du pain ? où trouver un abri ? Cependant nous en avons. Il est vrai que c'est péniblement, par un dur travail ; mais tous les hommes n'ont-ils pas été condamnés à travailler ? Ce que Dieu fait est bien fait ! » Puis elle ajouta : « Dieu vous a donnée à moi, ma fille : de quoi me plaindrai-je ? » A ces mots, la jeune fille se jeta sur le sein de sa mère. Elles pleurèrent.

Notre Père qui êtes aux cieux, ce que

vous faites est bien fait. Qu'en tous temps, en tous lieux, et pour toutes choses, nous accomplissions votre volonté. Que nos pensées, nos sentiments, nos actions, s'y montrent continuellement fidèles. Qu'en chacune de ces actions vous voyiez réalisé ce que vous attendez de nous. Que toutes nos journées vous apparaissent, par notre soumission parfaite à vos ordres, avec la splendeur du firmament lorsque sa sérénité n'est altérée par aucun nuage. Que nous fassions votre volonté, notre Père, comme elle est faite au ciel, avec le même zèle, le même empressement et le même amour. Elle est pour les élus le fleuve de vie où ils boivent toujours, et toujours, la félicité. Nous devrions étancher ici-bas notre soif à ce même fleuve; aussi bien votre volonté est la même dans le temps et dans l'éternité pour l'homme. Mais ne vous voyant pas comme vous voient les

bienheureux, nous nous laissons abuser; et au lieu d'étancher notre soif à la source d'eau vive par la pratique de votre volonté, nous préférons la nôtre, et nous sommes comparables, dit le Prophète, à des aveugles qui quittent la fontaine abondante, limpide, délicieuse, pour des citernes qui sont desséchées ou qui n'ont que des eaux fangeuses. Revenus de ces égarements, nous ne boirons plus qu'à la fontaine unique et certaine de vie et de bonheur, qui est votre volonté. Oh! qu'elle soit faite sur la terre comme au ciel, notre Père qui êtes aux cieux! Amen.